



HAL
open science

Philosophie et littérature

Stéphane Marchand

► **To cite this version:**

Stéphane Marchand. Philosophie et littérature. M. Merleau-Ponty; J.F. Balaudé. Les Philosophes de l'antiquité au XXème siècle, Librairie Générale de France, 2006, La Pochothèque. halshs-01292797

HAL Id: halshs-01292797

<https://shs.hal.science/halshs-01292797v1>

Submitted on 24 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philosophie et littérature.

Stéphane Marchand

Si la littérature représente pour la philosophie, au moins depuis une époque récente¹, plus qu'une discipline concurrente, un problème, c'est qu'elle n'est pas un objet comme les autres. Il y a, en effet, une résistance de la littérature au projet philosophique qui empêche d'envisager leur rapport dans une articulation, mais bien plutôt comme une alternative essentielle entre deux formes d'absolu : « philosophie ou littérature » ? Ce serait supposer que leur relation ne correspond ni simplement à une opposition arbitraire entre des disciplines, ni même entre activité réfléchissante et activité poétique. Si littérature et philosophie diffèrent, c'est qu'elles supposent toutes deux des choix de pensée qui fondamentalement les opposent². Certes, il y a bien des auteurs à la frontière des genres dont la philosophie et la littérature se disputent les prestiges, mais peut-être n'est-il pas anodin que ceux-ci entretiennent des rapports problématiques avec ce qu'ils appellent eux-mêmes « la philosophie » : que l'on pense, par exemple, à la critique qu'en font Montaigne, Pascal, Nietzsche ou Kierkegaard. En outre, c'est souvent le même mouvement qui prétend récuser la distinction entre philosophie et littérature et qui réduit l'une à l'autre. En témoigne la démarche de Paul Valéry qui dénonce dans l'opposition « poésie et pensée abstraite » une antithèse scolaire, une simplification, pour mieux ramener la vraie philosophie à l'œuvre poétique : « Tout véritable poète est bien plus capable qu'on ne le sait en général, de raisonnement juste et de pensée abstraite. Mais il ne faut pas chercher sa philosophie réelle dans ce qu'il dit de plus ou moins philosophique. A mon avis, la plus authentique philosophie n'est pas dans les objets de notre réflexion, tant que dans l'acte même de la pensée et dans sa manœuvre »³, à savoir la poésie. Il y a donc bien entre la philosophie et la littérature une forme de concurrence, où chacune prétend constituer la vérité de l'autre, la littérature en ramenant la philosophie à ce qu'elle est : un texte, la philosophie en prétendant détenir seule la clef de la vérité du texte : le

¹ Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy rappellent que le concept moderne de littérature s'est fixé dans la seconde moitié du XVIIIème siècle (*in Poétique*, n°21, 1975, p. 149) et montrent sa constitution comme absolu littéraire : « il faut reconnaître dans la pensée romantique non seulement l'absolu de la littérature, mais la littérature en tant que l'absolu. Le romantisme, c'est l'inauguration de l'absolu littéraire », *L'absolu littéraire* (1978), p. 21.

² « Un grand philosophe peut n'avoir rien d'un écrivain (c'est le cas notamment pour les deux grands penseurs de l'Occident : Aristote et Kant) ; tout grand écrivain, au contraire, porte en lui un philosophe (heureusement) avorté, et généralement en pleine connaissance de cause » écrit Jean-François Marquet, *Miroirs de l'identité. La littérature hantée par la philosophie* (1996), p. xiv.

sens. L'alternative entre ces deux formes de pensées constitue bien un problème dont une certaine philosophie – notamment en France – s'est emparée pour penser son propre rapport à la tradition philosophique. C'est parce que la littérature constitue un risque pour la philosophie qu'elle est aussi sa tentation, celle de s'abîmer complètement dans son autre.

Le différend, à l'origine de la Philosophie.

Si la confrontation entre la littérature et la philosophie est une nécessité récente, elle n'en repose pas moins sur une solide tradition qui accompagne les débuts de la philosophie. Platon parle, en effet, d'un « différend ancien entre la philosophie et la création poétique » (*République* 607b). Cette *palaia diafora* est autant une discorde qu'une différence, chez Platon elle contribue à la définition de la « Philosophie » comme discipline contre d'autres formes du discours, dont la poésie, avec laquelle elle se confondait pourtant chez certains présocratiques. Naissante, et déjà menacée, cette philosophie se constitue en s'opposant au fait poétique détaché, selon Platon, des exigences du Bien et du Vrai. Comme recherche de la vérité, elle doit commencer par se distinguer d'autres usages du *logos* et la définition des frontières de la discipline est aussi une exclusion, voire une forclusion. Le poète, pourvoyeur d'idoles en tout genre, subit le même sort que le sophiste, et ce sont tous deux des *thaumatopoiioi* (*République* 514b et *Sophiste*, 235b), des « montreurs de marionnettes », des « faiseurs de miracles », autant de charlatans, dont l'entreprise est de produire un monde de faux-semblants, détaché du modèle intelligible qui seul permet la vérité. Poètes, discoureurs, littérateurs, ce sont eux également qui assujettissent l'homme et le plongent dans les ténèbres d'un monde conventionnel, fait de beaux discours et d'ombres d'êtres. Si le fait poétique échappe à l'entreprise normative du philosophe – et ne doit-il pas par essence y échapper ?⁴ – il est alors relégué hors de la Cité réglée par le philosophe. La littérature, cet autre de la philosophie qui inclurait dans le fait littéraire la création poétique ainsi que la sophistique, rend donc nécessaire l'entreprise philosophique de distinction et d'exclusion, parce qu'elles diffèrent fondamentalement dans leur rapport à la vérité.

La philosophie, du reste, n'a pas l'exclusivité de cette violence, comme en témoignent, des *Nuées* d'Aristophane jusqu'aux mouvements sophistiques, les réactions littéraires face à l'impérialisme philosophique. L'opposition entre philosophie et littérature se nourrit aussi des réactions littéraires antiques contre la philosophie. Selon Barbara Cassin la sophistique constitue

³ « Philosophie et Pensée abstraite », in *Œuvres I* (1957), p. 1335-1336.

⁴ Pour Platon il n'est pas nécessaire qu'elle y échappe, puisque le philosophe définit une bonne pratique poétique – tout comme une bonne pratique sophistique – dont une des formes pourrait être ...la philosophie. Sur cette récupération de la poésie par la philosophie, cf. J-F. Mattéi « Le conflit de la philosophie et de la poésie chez Platon », in *Poésie & Philosophie*, pp. 39-52.

un mouvement concurrent à la détermination ontologique de la philosophie initiée par Parménide et Platon à sa suite, et la pense « comme esquivé du métaphysique et alternative, dès les présocratiques, à la lignée classique de la philosophie » (*L'effet sophistique*, 1995 p. 12). Face à l'ontologie se détache une pensée constituée comme « logologie », considérant dans le langage la faculté de produire un monde plus que celle de révéler la vérité de l'être. En articulant chez Gorgias la critique de l'ontologie (*Traité du non-être*) et l'affirmation des puissances du langage (*Eloge d'Hélène*) une nouvelle forme de philosophie se forme, radicalement critique vis-à-vis de la philosophie, une philosophie sophistique dont le nom pourrait être, aussi bien, *la littérature*. Dans une perspective différente, mais en utilisant les mêmes termes, ceux de la critique de la métaphysique, Pascal Quignard, dans *Rhétorique spéculative* (1995), s'appuyait lui aussi sur la tradition de l'ancienne sophistique pour définir une forme de « pensée littéraire ». Se référant à Fronton (100-176 ap. J.C.), le maître de Marc-Aurèle, il « appelle rhétorique spéculative la tradition lettrée antiphilosophique qui court sur toute l'histoire occidentale dès l'invention de la philosophie » (p. 13). Là encore, il s'agit de trouver dans cette tradition une alternative à la métaphysique que la métaphysique a occultée en affirmant « la violence du langage indéductible » (p. 21) et la force des images que l'utilisation philosophique du concept tente de recouvrir.

La philosophie, ou comment s'en débarrasser ?

Par « littérature » il faudrait donc entendre ici une autre forme de pensée, concurrente de la philosophie et plus précisément de sa constitution métaphysique. L'œuvre de Gilles Deleuze entre en résonance avec cette tradition anti-métaphysique lorsqu'il trouve dans la littérature (mais aussi chez Nietzsche) une nouvelle image de la pensée qu'il oppose à « la philosophie classique de type rationaliste ». De même que la tradition sophistique critiquait la conception platonicienne du *logos*, de même Deleuze, s'appuyant sur l'œuvre de Proust, oppose « le monde du pathos au monde du Logos, le monde des hiéroglyphes et des idéogrammes au monde de l'expression analytique, de l'écriture phonétique et de la pensée rationnelle » (*Proust et les signes*, 1970², p. 131) : à la fausse transparence de la philosophie, il faut opposer la densité sémantique de la littérature. Deleuze met ainsi en œuvre une critique radicale de la philosophie et du « tour de passe-passe dialectique, où l'on ne fait que retrouver ce qu'on s'est d'abord donné et où l'on ne tire des choses que ce qu'on y a mis » (p. 128). Face aux vérités de l'intelligence la littérature offre ce que la philosophie est bien en peine de produire, une pensée issue de la nécessité : « La pensée n'est rien sans quelque chose qui force à penser, qui fait violence à la pensée. Plus important que la pensée, il y a "ce qui donne à penser", plus important que le philosophe, le poète » (p. 117). Le philosophe dogmatique se caractérise par sa capacité à choisir ses problèmes, à se retrouver lui-

même dans des systèmes arbitraires et vides. Le poète, comme le vrai penseur, en revanche, n'a pas le choix de ses problèmes : il est convoqué par la nécessité et la résistance du réel. Ce sont les rencontres de signes obscurs dans la réalité qui nous contraignent à en chercher la vérité, et plus encore dans l'œuvre d'art où se trouvent des signes toujours plus profonds que les significations objectives produites par la philosophie. L'opacité du langage dans la littérature vaudra toujours mieux, en terme de vérité et de l'interprétation qu'elle demande, que la clarté rassurante mais factice de la philosophie obsédée par la « recognition ». Au point que la littérature réalise le rêve du philosophe, celui de la révélation des essences, puisque selon Proust « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature » (*Le temps retrouvé*, p. 474). Ainsi à l'exclusion platonicienne de la création poétique répond chez Deleuze lisant Proust l'idéal d'une littérature plus philosophique que la philosophie dans ses formes dogmatiques ; non contente d'incarner une nouvelle image de la pensée, elle pourrait bien remplacer la philosophie.

Une telle subversion de la philosophie dans ses formes classiques rejoint la problématique de l'écriture chez Jacques Derrida. Quand bien même leur idée de la littérature diffère, celle de Derrida est, elle aussi, fondée sur la recherche d'un autre modèle pour penser. Elle consiste à entreprendre la déconstruction de la métaphysique à partir de la question de l'écriture, dont l'oubli a permis à la philosophie de se constituer comme métaphysique de la présence. Derrida montre, par exemple, le recouvrement de la question de l'écriture dans le *Phèdre* qui s'appuie sur la faveur du dialogue et de la parole vive et originaire - le s'entendre-parler - que toujours la pensée devrait retrouver (« La pharmacie de Platon », 1968), ou encore chez Rousseau la pensée de l'écriture comme « supplément à la parole » qui fait de l'écriture un porte-parole, simple instrument de traduction d'une parole pleine et présente dans la voix (deuxième partie de *De la grammatologie*, 1967). Cette occultation de l'écriture par l'affirmation de sa transparence et de sa secondarité correspond à un mouvement général de toute la philosophie qui consiste à taire sa propre origine littéraire, et qui constitue sous le nom de logocentrisme, la thèse fondamentale de la métaphysique des présocratiques à Heidegger : le *logos* est l'origine de la vérité en général (p. 11). Or à la source de la philosophie comme de toute pensée se trouve pourtant, selon Jacques Derrida, l'opération de la métaphore, une archi-écriture qui réapparaît notamment dans le souci de littérature. Il faut alors entendre par écriture l'impossible présence à soi, un mouvement qui dépasse l'écrit et fonde toute parole, qui désigne le décalage, le retard, la différence dans toute présence, « l'immédiateté perdue » (*L'écriture et la différence*, 1967, p. 104). L'écriture suppose la temporalisation, la spatialisation, l'interruption aussi de la parole : le blanc et le silence, nécessaires à l'articulation de la pensée, qui est toujours d'abord écriture. La déconstruction

demande alors de mettre à jour ce que Derrida appelle la *différance*⁵, moment qui échapperait à toute détermination métaphysique et la rendrait possible. Ce geste exige un effort littéraire pour échapper à la clôture de la métaphysique sur elle-même, pour la travailler *du dehors*, effort initié déjà par la littérature : « l'irréductibilité de l'écriture et, disons, la subversion du logocentrisme, s'annoncent mieux qu'ailleurs, aujourd'hui dans un certain secteur et une certaine forme déterminée de la pratique "littéraire" » (*Positions*, 1972, p. 20). C'est la raison pour laquelle, à l'instar de Gilles Deleuze, Derrida convoque dans ses analyses autant de philosophes que d'écrivains, et souvent ces derniers portent la voix de la différence. L'écrivain, contrairement au philosophe « qui est philosophe en tant qu'il l'oublie » (*Marges*, 1972, p. 346), n'a pas pu oublier que la littérature s'écrivait ; sa pratique d'écriture permettra peut-être de revenir sur cet oubli constitutif de la philosophie. Le rappel de la matérialité de l'écriture plurielle et disséminante qui se fait à partir de la littérature inquiète le logocentrisme et avec lui toute la métaphysique. Et souvent, Jacques Derrida franchit le pas : si c'est dans l'écriture littéraire que l'avenir de la philosophie se joue, il faudra que le philosophe l'adopte. La philosophie de la déconstruction suppose donc un autre style, attentif autant au signifiant qu'au signifié, à la littéralité de l'écrit, usant même de la fiction, de la polyphonie et de l'intertextualité. La philosophie ne pourra accéder à ce qu'elle a occulté qu'en tâchant de se sortir des formes qui l'ont déterminée à recouvrir l'écriture.

C'est donc la littérature qui est la différence, l'autre, le dehors de la philosophie, elle permet de retrouver le sens de ce qui échappe à la philosophie. La littérature demande alors d'être repensée dans cette opposition : elle en vient à désigner le mouvement même de sortie de la violence du *logos* et de l'ontologie, elle est ce qui s'engage dans l'expérience de l'ouverture, « ce qui ne se laisse enfermer dans aucune catégorie ou totalité, c'est-à-dire tout ce qui, de l'expérience, ne se laisse plus décrire dans la conceptualité traditionnelle et résiste même à tout philosophème » (*L'écriture et la différence*, p. 124). La littérature dit mieux cette ouverture de l'écriture contre la totalité close du système.

L'expérience-limite.

De l'alternative entre philosophie et littérature, nous aboutissons donc à une transfiguration des deux pratiques ; c'est le propre, il faut en convenir, d'une image philosophique de la littérature. Cette image, cependant, excède le seul champ de la philosophie et touche en retour la littérature. Cette fusion de la littérature et de la philosophie dans une certaine conception

⁵ « le *a* de la *différance* rappelle aussi que l'espace est *temporisation*, détour, délai par lequel l'intuition, la perception, la consommation, en un mot le rapport au présent, la référence à une réalité présente, à un *étant*, sont toujours *différés* », *Positions* (1972), p. 40.

de la littérature, son incandescence, a été portée à un point culminant par Maurice Blanchot, romancier, critique, penseur entre les deux disciplines. L'unité de la pensée de Blanchot à travers ses différentes formes d'expression ne peut provenir que de l'écriture en tant que telle⁶ ; c'est la démarche de l'écriture – plus que de l'idée ou du concept – qui guide la lecture et la pensée. C'est la raison pour laquelle sa pensée est singulièrement fragmentaire, soumise, la plupart du temps, à l'occasion d'une critique ; jamais systématique, elle cherche et s'exerce dans l'écriture. Par ailleurs, Blanchot est l'auteur qui, peut-être avec le plus d'acuité, a fait de la littérature la question fondamentale de la pensée en se demandant : « l'homme est-il capable d'une interrogation radicale, c'est-à-dire, en fin de compte, l'homme est-il *capable* de littérature »⁷ ?

Il s'agit, en effet, de rendre compte de l'expérience, et plus précisément de l'expérience-limite, « l'expérience de ce qu'il y a hors de tout, lorsque le tout exclut tout dehors, de ce qu'il reste à atteindre, lorsque tout est atteint, et à connaître, lorsque tout est connu : l'inaccessible même, l'inconnu même » (*L'entretien infini*, 1969, p. 304-305). Cette expérience est celle de la « nuit », du « dehors », du « neutre », autant de tentatives de dire l'indicible. Or pour Blanchot, c'est dans la littérature que s'approche cette expérience de l'impossible. C'est parce qu'elle est de part en part langagière, et que se joue en elle, non le commun mais l'essence du langage, que la littérature manifeste ce qui ne se manifeste pas : « La littérature, en se faisant impuissance à révéler, voudrait devenir révélation de ce que la révélation détruit » (*La part du feu*, 1949, p. 317). La littérature, et en cela elle se démarque du langage commun, de « l'universel reportage » qui se contente de dire ce qui est, désigne l'effort de dire ce qui ne peut pas être dit, son origine, le silence. La destinée de la littérature est fondamentalement tragique pour Blanchot, à l'image d'Orphée descendu aux Enfers pour voir Eurydice dans sa nuit. Orphée ne peut pas ne pas perdre Eurydice, il est animé d'un mouvement « qui la veut dans son obscurité nocturne, dans son éloignement, avec son corps fermé et son visage scellé, qui veut la voir, non quand elle est visible, mais quand elle est invisible, et non comme l'intimité d'une vie familière, mais comme l'étrangeté de ce qui exclut toute intimité, non pas la faire vivre, mais avoir vivante en elle la plénitude de sa mort » (*L'espace littéraire*, 1955, p. 226). Mais cette volonté est la ruine de l'œuvre, car il n'y a d'œuvre que de langage, de jour et de sens ; la littérature se tient perpétuellement dans ce risque de dissolution d'elle-même. La tentative de connaissance de l'inconnu qu'elle représente, ainsi que l'expérience des limites absolues du langage, ne peuvent que méduser la volonté philosophique de vérité. Obsédée par son autre, la philosophie trouve dans l'œuvre de Maurice Blanchot un projet aussi absolu qu'impossible. Elle échappe ainsi à toute totalisation possible, à tout système, et même peut-être à toute théorie. Faisant fond sur un silence premier, philosophie

⁶ cf. Françoise Collin, *Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, pp. 9-19.

et littérature ne pourraient que désirer, dans un geste sceptique, leur propre aphasie. Elles ne parlent plus que pour l'indicible⁸.

Orphée ou Ulysse ?

La littérature représente bien la tentation du philosophe. Tentation du monde que la littérature produit, d'une part, elle en impose au philosophe comme un discours qui produirait une réalité plus riche ; c'est l'effet-monde de la littérature. Tentation de l'abîme, d'autre part, elle sidère le philosophe par la tâche impossible, déraisonnable qu'elle se donne, par les degrés de l'expérience brûlante qu'elle gravit et qui laissent le philosophe interdit. L'image du poète aux portes de l'absolu, aux ailes brûlées par le feu qu'il voulait dérober ne peut que renvoyer le philosophe à la conscience – bien inutile – de sa lâcheté, ou de la médiocrité de son entreprise, étroitement limitée à la connaissance objective. Mais n'est-ce pas là le privilège paradoxal de la philosophie ? Le philosophe est plus qu'Orphée, Ulysse, curieux mais prudent, il n'écoute le chant des Sirènes qu'en s'assurant qu'il pourra en revenir. Il n'ignore pas que d'autres, plus inconscients mais aussi plus courageux, s'y sont perdus ; la littérature est le scrupule du philosophe - il doit marcher avec. La prose désenchantée du philosophe, son retard, son impossibilité à se faire expérience, sa volonté obstinée de comprendre plus que d'éprouver les problèmes, maintiennent toujours vive, la différence.

⁷ citée par Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, p. 116.

⁸ Marlène Zarader, dans *L'être et le neutre*, a montré l'aporie philosophique à laquelle menait la radicalité de l'entreprise de Maurice Blanchot.